

AFFAIRE MABANCKOU (suite)

L'écrivain malien MOUNGATA FANÉ accuse son collègue congolais Alain Mabanckou de l'avoir plagié par deux fois. Rivalité personnelle ? Concurrence entre Africains francophones à la recherche d'une consécration occidentale ? Délire lié à la jalousie ou histoire vraie ? A vous de juger. Interview de MOUNGATA FANÉ...

#####

MONTRAY KREYOL : Vous accusez, pour la deuxième fois, de plagiat l'écrivain congolais Alain Mabanckou, de quoi s'agit-il effectivement ?

M. Fané : J'établis effectivement, avec des preuves hors de tout doute raisonnable, que monsieur Mabanckou s'est rendu coupable de contrefaçon, à deux reprises, sur mon œuvre autobiographique *Odysées noires/ Amours et mémoire d'Outre-monde*. Et je viens d'apprendre qu'il se prépare à commettre le troisième acte de cette trilogie de contrefaçon.

Si je me souviens bien, vous avez été parmi les premiers à qui j'ai envoyé mon livre, et aussi à le lire. Et vous avez pu constater que j'y aborde un pan de l'histoire africaine en général, et l'histoire mandingue en particulier, sous un angle autobiographique, faisant à la fois appel à une approche généalogique et linguistique, avec une technique de journaliste d'investigation s'appuyant sur le récit des traditionalistes mandingues. Vous avez pu y constater également une large part de surnaturel qui côtoie le quotidien du narrateur.

Monsieur Mabanckou, dans ses deux derniers ouvrages, *Verre cassé* et *Mémoires de porc-épic*, tout en dénigrant l'Afrique, ne s'est pourtant pas gêné pour puiser allègrement dans mon ouvrage. Je pense qu'il serait plus probant que je vous livre les tableaux comparatifs de *Mémoires de porc-épic* comme je l'ai fait avec *Verre cassé*, pour que vous les mettiez à la disposition du public pour l'édifier sur les différentes techniques de plagiat déployées par ces crapules littéraires.

Comment monsieur Mabanckou a-t-il eu mon ouvrage entre les mains? J'avais envoyé mon **manuscrit** aux éditions du **Seuil** le **26 juin 2004**.

MONTRAY KREYOL : Vous dites avoir envoyé votre manuscrit aux éditions du Seuil, à Paris. Quelle a été leur réponse quand à votre manuscrit et à quelle date exactement ?

M. Fané : Dans une **lettre de refus** datée du 2 août 2004 (N/réf 2042305), le Seuil me répondait ceci : « *Monsieur, nous avons bien reçu votre manuscrit intitulé Odysées noires et nous vous remercions d'avoir songé aux Éditions du Seuil pour sa publication. Nous l'avons **attentivement étudié** et il ne nous a malheureusement pas paru possible de le retenir pour publication. En effet, **le sujet** que vous traitez ici est **attachant** mais seule **une écriture réellement neuve** pouvait, à notre sens, lui donner son originalité. Or le vôtre nous a paru manquer **des pouvoirs littéraires** propres à assurer sa pleine efficacité.* »

Dans ces propos déjà, il avait déjà des failles propres à éveiller les soupçons d'un journaliste de métier. Parce que d'abord, vous avez pu le constater par vous-même, et c'est le commentaire qu'on me fait le plus souvent, mon livre est très bien écrit. On peut tout lui reprocher sauf des « pouvoirs littéraires propres à assurer sa pleine efficacité ». Il fait appel à tous les genres littéraires et s'appuie sur un souffle poétique lui conférant une musicalité propre à la tradition orale

mandingue. L'autre faille dans ces propos du Seuil constitue presque un aveu : dire que « seule une écriture réellement neuve pouvait lui donner son originalité » est une manière implicite de dire qu'ils allaient essayer de réécrire mon livre pour leur propre compte. Et c'est ce qu'ils ont fait. L'ironie du sort veut que, bien avant que je ne découvre le plagiat de Mabanckou dans *Mémoires de porc-épic*, c'est un professeur d'université qui m'avait appelé un jour chez moi pour me dire ceci : « Kanteka (c'est à dire moi), ce n'est pas pour te flatter, mais ma femme a acheté *Mémoires de porc-épic* d'Alain Mabanckou, et je n'ai pas pu le lire tellement il est mal écrit. Je ne comprends pas comment on peut écrire un livre pareil. Et dire que c'est le prix Renaudot 2006. Je ne sais pas comment cela se passe en France, mais ce monsieur doit bénéficier d'un terrible réseau d'influence... » Ces mêmes propos m'ont été rapportés par une journaliste française le 29 avril dernier concernant *Verre cassé* (le même jour où j'ai découvert son 2^e plagiat).

Vous remarquerez aussi que Mabanckou, en supprimant les points, n'innove pas du tout. Il ne fait que singer à outrance Gabriel Garcia Marquez dans *L'Automne du patriarche*. Les arguments du Seuil ne tenaient donc pas la route. Un homme normalement avisé pouvait immédiatement y déceler de la malice et l'intention délictueuse. Cependant le détail le plus suspect qui alerta tout de suite mes sens est la façon même dont on m'a retourné mon manuscrit. C'était dans une enveloppe brune non matelassée, avec une écriture faite à la sauvette, et expédiée de Francfort (Allemagne) avec une étiquette mentionnant ceci :

« PRIORITAIRE :
En cas de non remise
Prière de retourner à
Postfach 2003
36243 Niederaula
Allemagne »

Et nulle part sur l'enveloppe ne figurait un élément quelconque pouvant relier l'envoi au Seuil. C'était comme si c'était un fantôme qui m'avait fait cet envoi depuis l'Allemagne. Quand je reçus ce colis dans ma boîte à lettre, je me demandai bien d'où cela pouvait provenir. C'est en l'ouvrant que je vis la lettre datée du 2 août 2004, émise à Paris et signée du service des manuscrits du Seuil. Ce fait insolite et les autres éléments troublants que je viens d'évoquer m'incitèrent à leur adresser une lettre datée du 12 août 2004 dans laquelle je leur faisais part de mes interrogations sur les problèmes déjà énumérés. J'en profitai pour les **mettre en garde contre toute tentative de plagiat** sur mon œuvre *quelle que soit la forme qu'elle prendra*. J'ai même fait **filmer** ces documents lors du tournage d'un documentaire sportif dans lequel je figurais comme personnage central (été 2004).

MONTRAY KREYOL : Les nombreuses ressemblances que vous pointez entre votre manuscrit et les deux romans de Mabanckou ne relèvent-elles pas du hasard ? Voire du hasard objectif puisque tous deux vous évoquez l'Afrique à une période qui est à peu près la même ?

M. Fané : Parler de **hasard** avec une telle surabondance de similitudes entre les ouvrages de deux écrivains si différents idéologiquement, et de deux pays de cultures différentes (il est congolais et je suis malien), réleverait de la démence. Je ne nie pas qu'il y a une unité culturelle en Afrique. Mais même dans cette unité, il y a des différences notables à souligner. Rien qu'au Mali, on peut constater des différences profondes entre certaines ethnies. Je touche d'ailleurs à cela dans mon livre quand je parle des clichés sociaux ayant cours au Mali pour démontrer que ces clichés ne sont pas au désavantage de la caste des Forgerons. Pour donner un exemple concret de cela, sachez que les Maliens désignent souvent ceux de l'Afrique centrale avec l'expression *toukönö mögöw*, voulant dire « les gens de la forêt ». Et cette appellation met

l'accent sur les différences culturelles profondes enregistrées dans l'inconscient collectif. Nous n'avons pas par exemple les mêmes habitudes alimentaires. Il est par exemple inconcevable pour un malien de manger du singe comme on le fait au Congo. Je pourrais multiplier les exemples. Ceci pour dire que cette idée de noyade collective de tous les Africains dans le même fleuve est une ignorance grave des réalités de ce continent. J'ai coutume de dire qu'il n'y a pas une Afrique, mais des Afriques. Sinon pourquoi toutes ces guerres tribales ou ethniques? Sans compter que nous n'avons pas eu le même rapport avec le colon blanc. Certains Africains idolâtraient plus l'homme blanc que d'autres. Au Mali, nous n'avons pas coutume de mettre l'homme blanc sur un piédestal. Et nous sommes assez fiers de notre histoire qu'on entend tous les jours dans la bouche des griots. Raison pour laquelle, certains compatriotes maliens m'avaient prédit une mort certaine si jamais je cassais le mythe de Sonjata. J'entends souvent de la bouche de nombre d'Africains que « les Maliens sont trop fiers ». Ce n'est pas faux et ce n'est pas nécessairement une qualité. C'est même un défaut grave quand tu veux te faire éditer en France qui ne privilégie le plus souvent que les Africains qui les encensent explicitement ou implicitement.

Ce n'est donc pas vrai que Mabanckou et moi évoquons la même Afrique. Et encore moins la même **période**. Mon récit se veut un rétablissement de la vérité historique sous un angle autobiographique. Ma période charnière se situe au moyen-âge aux alentours de 1200-1235, tout en oscillant entre le présent et un passé plus lointain remontant à l'Égypte pharaonique. Mabanckou ne prétend donner aucune valeur historique à son récit. Il hésite entre le roman et le conte. Des fois, on ne sait même pas où se situe son histoire, puisque dans *Mémoire de porc-épic*, il prend des réalités de son pays qu'il grève sur un paysage sahélien. Ce sont des détails techniques que je réserve pour le tribunal. Le **manque d'identité** de cet écrivain se voit dans tous les aspects de son écriture : le style, les mots, les idées, le scénario. Rien ne lui est propre. Pas même le nom des personnages. Il vole tout chez les autres. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le pastiche est son genre de prédilection. Et il oublie bien volontiers de citer parfois ceux dont il reprend les tournures ou les morceaux de phrase. Son choix pour ce style débridé à la Gabriel Garcia Marquez était une astuce pour déguiser sa contrefaçon. Mabanckou ne peut pas créer par lui-même. Croyez-vous encore que ce soit le fruit du hasard que les deux romans qui le propulsent au sommet soient justement des contrefaçons? Le hasard n'existe pas. Je le dis bien dans mon livre, et assez longuement d'ailleurs. Ce sont les gens qui veulent noyer le poisson qui s'ingénient à s'abriter derrière des notions abstraites pour refuser de regarder en face cette horrible pratique de la contrefaçon qui gangrène en ce moment la France. Demandez-donc à madame Hélène-Morel Indart.

Mabanckou est un plagiaire à la solde d'une véritable industrie de la contrefaçon. Il a besoin d'apprendre que ce n'est pas parce qu'il est soutenu par ces Blancs cupides qu'il peut se permettre n'importe quoi avec un autre Nègre qui ne rentre pas dans les bonnes grâces de ses maîtres blancs. Il faut qu'il sache que le petit Blanc (criminel par instigation) a aussi son antidote. Cela aussi, je le dis dans mon livre à propos d'un ethnologue africain qui a falsifié l'Histoire du Mali, en s'abritant derrière son titre d'ethnologue travaillant pour le CNRS. Mabanckou payera d'une manière ou d'une autre sa profanation. Et il ne sera pas le seul à payer. Il y a la justice des hommes, il y a aussi la justice invisible. C'est cela que je lui ai dit sur son site : « *ce récit que vous avez volé, je n'en suis que la bouche. Son Propriétaire vous retrouvera où que vous soyez et quelles que soient les protections humaines dont vous bénéficiez.* » Et je ne me contredis guère en disant cela, parce que bien qu'étant autobiographique, la partie historique de ce récit s'est imposée à moi contre ma volonté. Je fus littéralement pris en otage par les *Grands Morts* du Manden. Et je sais aujourd'hui pourquoi. Le 2^e tome que je suis en train d'achever vous renseignera davantage sur la question. Certains de mes lecteurs l'ont déjà compris. On ne blague pas avec les trois Soumahoro du Manden. Et on ne peut rien dire sur eux sans qu'ils le veuillent. Quand on dit que *Soumahoro n'est pas mort*, il faut arriver à un certain niveau d'initiation pour comprendre les terribles réalités qui se cachent derrière cette affirmation.

Sinon, je n'ai rien fait pour découvrir les contrefaçons de Mabanckou. C'est venu à moi, comme le récit est venu à moi, alors que je voulais seulement écrire une histoire d'amour vécue. Une histoire d'amour qui, visiblement, a un rapport avec Soumahoro-Père et Son fils aux multiples noms et aux multiples titres. Mabanckou et ses protecteurs comprendront à leurs dépens que ce monde invisible qui me porte transcende le pouvoir de l'homme blanc.

MONTRAY KREYOL : Vous affirmez que dans un courriel adressé à une radio québécoise qui vous interviewait qu'Alain Mabanckou assure ne vous avoir jamais rencontré. Or, vous prétendez le contraire, pourquoi ?

M. Fané : Quel besoin avait Mabanckou de préciser à l'animateur Garoute Blanc qu'il ne m'avait jamais rencontré? Parce que, qu'il m'ait rencontré ou pas, cela n'a aucune incidence sur le fait qu'il a reçu mon manuscrit du Seuil. Mais la raison de son mensonge est simple : quand j'ai adressé le 21 mars dernier un courriel au Seuil, les avisant que j'ai découvert le plagiat au niveau de *Mémoires de porc-épic*, j'ai ensuite appelé là-bas pour parler à Marie Lagouanelle, l'une de ses attachées de presse. Tout de suite celle-ci s'est désolidarisée en affirmant qu'elle n'est que simple attachée de presse et m'a dit qu'elle a transmis mon message au « grand boss ». Elle était très surprise d'apprendre que mon livre avait été publié. Elle me demanda même où est-ce que mon livre avait été édité. Je lui répondis que c'était à Montréal et l'invitai à visiter mon site. J'ajoutai que j'en ai remis un exemplaire à Mabanckou l'été dernier à Montréal, avant la parution de son livre. Elle semblait étonnée d'apprendre cette nouvelle. C'est certainement à la suite de cette conversation, qu'on a fait la leçon à monsieur Mabanckou au niveau des instances dirigeantes de la maison. On a dû lui recommander vivement de dire aux journalistes qu'il ne m'a jamais rencontré, me faisant passer pour un fabulateur pour entacher ma crédibilité. Mabanckou a donc suivi la consigne à la lettre. Bien mal lui en prit.

Et je ne me rappelais même pas qu'on avait fait une photo pour immortaliser ma rencontre avec lui. C'est au lendemain de mon passage à la radio CPAM, quand l'animateur commit l'imprudence de lire sur les antennes le courriel de Mabanckou, que quelqu'un qui était là le jour où je remettais mon livre à Mabanckou, m'a appelé pour me dire : « Mountaga, c'est bon qu'il ait dit qu'il ne t'a jamais rencontré, parce que nous avons les photos. » Je n'en revenais tout simplement pas. C'est d'ailleurs ce même monsieur qui m'a remis *Verre cassé* le 29 avril dernier (quand je m'entretenais avec la journaliste française), y présentant le plagiat d'un auteur congolais du nom de Labou Tansi (un adepte de Gabriel Garcia Marquez). Dès que j'ai ouvert le livre, sur la première page déjà je voyais des reprises de mon manuscrit et j'ai hurlé de douleur : « Mais ils sont malades ces gens-là... Ils sont vraiment malades.. C'est pas possible... Mais je...je ...» Bref, j'ai passé un très mauvais dimanche.

Pour en revenir à la photo, j'ai tenu à l'envoyer à tout le monde pour démontrer que Mabanckou n'est qu'un menteur. Voulant me discréditer, il s'est enfoncé lui-même le glaive dans les entrailles. Parce que figurez-vous qu'il y aurait une vidéo de cette scène où il s'écrie en recevant mon livre : « Ah, c'est vous? C'est vous? », trahissant le fait qu'il avait déjà pris connaissance de mon ouvrage. Je ne l'ai pas en main encore. Si jamais j'ai un jour cette vidéo, je n'hésiterai pas à la faire circuler sur internet. Un proverbe mandingue dit : « si tu veux terrasser le menteur, il faut l'étaler dans les cendres, pour qu'il ait des traces au dos. Sinon, il va nier. » C'est le cas de Mabanckou. Il est menteur et n'hésite pas à le confesser dans ses ouvrages. Or, mon père m'a toujours dit que celui qui ment est capable de tout. Et Mabanckou est capable de tout. Faire deux livres sur le dos de quelqu'un qui a sacrifié quatre ans de sa vie, nuit et jour, à recoller les morceaux de son histoire, et se moquer de lui par dessus le marché, est le pire des crimes qu'on peut perpétrer. Et dire qu'il veut en faire un troisième! Un tel individu peut commettre un meurtre gratuit. Je ne pourrais jamais vous décrire les lames de douleur qui me transpercent les entrailles quand je lis ce farfrelu monsieur piétinant la mémoire de mes ancêtres en s'abritant derrière un conte. Les **jumeaux à grosse tête** dont il parle dans *Mémoires de porc-épic* sont des

personnages historiques et ce sont les deux frères Fakoli (mes ancêtres) dont l'un était handicapé et l'autre sain. Mabanckou va jusqu'à parler d'incircconcision de l'un d'eux... Je n'insisterai pas pour l'instant sur cette question... La contrefaçon n'est jamais un acte gratuit. Elle s'accompagne toujours d'un désir de meurtre de la victime. On veut tuer la victime pour prendre sa personnalité. C'est un vrai acte de cannibalisme. Et Mabanckou le confesse d'ailleurs dans Mémoires de porc-épic avec l'allégorie du personnage Amédée, un brillant érudit, qu'ils ont réussi à manger quand même. Plagier quelqu'un, c'est le manger.

MONTRAY KREYOL : Comment expliquez-vous le mutisme des éditions du Seuil auxquelles vous vous êtes adressées ?

M. Fané : Le mutisme du Seuil peut-être quoi d'autre sinon le désarroi? Le Seuil peut faire quoi d'autre sinon la fermer? Quand on est pris la main dans le sac, qu'est-ce qu'on a de mieux à faire sinon la boucler? Ils pensaient à tout sauf à me voir surgir du néant comme un fantôme. *Verre cassé* était un premier essai pour tester si j'allais déceler leur contrefaçon. Ils ont attendu un an et demi pour voir si j'allais réagir. Et comme il n'y a eu aucune réaction de ma part (pour la simple raison que je n'avais pas lu ce livre à l'époque), ils pensaient maintenant que le chemin était libre pour sortir les autres fragments de mon manuscrit. Ils ne font rien au hasard.

Cependant, je pensais que monsieur Denis Jeambar, nouvellement nommé directeur, allait essayer une démarche plus élégante. Mais il agit comme un complice intouchable et il a tort de le prendre ainsi. Parce que je n'ai rien à faire de son parcours ni de son réseau d'influence. S'il est aussi arrogant ou méprisant, qu'il ne cautionne pas le vol. Pour l'instant je privilégie les solutions légales, mais le jour où j'aurais la certitude que la justice française essaie de truquer l'affaire, je ne répondrai plus de moi. Je prie mes Ancêtres afin qu'ils continuent de me guider... Malgré la turpitude de Mabanckou, cela m'embête de savoir que c'est encore le Nègre qui va écopier tandis que des Blancs, véritables cerveaux de cette entreprise crapuleuse, vont se la couler douce, l'esprit tranquille, avec toujours le mensonge grossier sur les lèvres. Cette arrogance sans cause.

MONTRAY KREYOL : Pourquoi Alain Mabanckou plagierait-il seulement vos œuvres ?

M. Fané : Comme je l'ai déjà souligné, ce n'est pas un hasard si le pastiche est le genre de prédilection de Mabanckou. C'est le propre des auteurs qui n'ont rien à dire. Comme le dit bien Cioran, on parle comme on veut, mais on écrit comme on est. N'ayant pas d'identité propre, et écartelé entre le désir morbide de se blanchir et le besoin pressant de puiser dans la source de l'Afrique éternelle, Mabanckou, tant bien que mal, puise dans tout ce qui lui tombe sous la main, sans savoir où il s'en va. Il le dit d'ailleurs dans *Verre cassé*...

Mon manuscrit est tombé comme une oasis dans le désert d'inspiration qu'il traîne derrière lui. Tout en s'adonnant au pastiche, il pouvait trouver dans mon ouvrage le socle sur lequel bâtir ses divagations. Parce que s'il puise partout, mon ouvrage est la source principale où il tire la substance de ses deux récits. Ses protecteurs blancs ont dû le convaincre qu'avec moi il n'y avait rien à craindre, vu que j'habite loin de la France et que je n'irais pas jusqu'au procès. C'est ce raisonnement que j'ai entendu la première fois que j'ai saisi la Gendarmerie Royale du Canada pour le premier cas de plagiat que j'ai constaté. Et c'est le même raisonnement que m'a tenu aussi le premier avocat québécois que j'ai approché. Tous me disent qu'à 6 000 km de distance, un procès n'est pas facile à mener. Et surtout quand on n'a pas de ressources financières substantielles prévues pour cela. Et si vous savez comment cela se passe en France quand on s'attaque aux éditeurs, vous comprendrez leur témérité. Ils se croient vraiment intouchables. Je connais même un expert qui, ayant constaté le plagiat avec mes tableaux comparatifs, m'a suggéré de laisser tomber, compte tenu de l'issue incertaine des procès en contrefaçon en France. C'est vous dire qu'il y a un véritable **système de connivence** érigé en France pour encourager ces pratiques. Depuis un certain temps, je suis en contact avec un écrivain français qui vit le

même drame. Tout ce qu'il m'avait prédit, je l'ai vu. Il m'avait bien averti que les plagiaires s'y prennent à plusieurs reprises sur le même ouvrage et que je devais m'attendre à voir d'autres contrefaçons de mon ouvrage. Et j'ai dû me heurter aussi aux avocats véreux qui vont jusqu'à inventer de faux textes de loi pour te dissuader de poursuivre, des journalistes corrompus qui font le mort quand tu leur envoies le dossier parce que certains ont dû toucher de l'argent pour faire la promotion des contrefaçons, certains allant jusqu'à jouer à l'avocat du diable, ignorant totalement que le plagiat n'est pas forcément la reprise textuelle et intégrale du texte et que sa qualification juridique est la contrefaçon... Un tas d'histoires à raconter là-dessus.

Mais est-ce parce que le combat n'est pas facile qu'il faut refuser de combattre? Refuser de combattre dans une telle situation n'équivaut-il pas à se faire hara-kiri? Peut-on s'attaquer à un mythe millénaire, protégé par l'omerta, comme je l'ai fait avec mon livre et avoir peur de vulgaires crapules qui n'ont même pas le courage de se manifester?

Je m'arrête ici, mais nous aurons certainement l'occasion d'en reparler... Et j'appelle encore la malédiction des Soumahoro sur leurs têtes... L'index pointé et les trois mots fatals sur mes lèvres.

Mountaga Fané Kantéka